

# Du bon usage de l'exégèse historique

Lille, le 11 octobre 2008

Madame le Président-Recteur, chers Collègues et amis,

Avant toute autre considération, permettez-moi de dire ma reconnaissance à Dany Nocquet et Claude Lichtert, et avec eux à toutes les personnes qui ont contribué au volume qui m'est offert. C'est pour moi un cadeau d'une valeur peu estimable ; outre la qualité des textes, que je découvrirai dès que possible, j'y lis votre estime et, plus encore peut-être, votre amitié. Cher Claude, cher Dany, dans notre corporation comme dans bien d'autres, rivalités et jalousies ne manquent pas, mais la relation qui s'est tissée entre nous au fil des années n'a jamais été de cette nature ; j'y ai toujours trouvé une qualité d'humanité peu banale, par-delà les différences de sensibilité qui pourraient nous opposer. Qu'un pasteur protestant et un jeune exégète orienté vers la lecture synchronique des textes bibliques s'unissent pour prendre l'initiative d'offrir un hommage à un vieux prêtre catholique dont l'exégèse biblique se déploie d'abord dans l'axe historico-critique est un signe parlant : la passion commune pour l'Écriture et les liens d'amitié sont plus forts que toutes les oppositions de génération, d'école ou de confession religieuse. Cela fait longtemps, d'ailleurs, que les exégètes juifs, protestants, catholiques et autres non seulement se parlent, mais travaillent ensemble, dans l'interpellation et l'écoute mutuelle. Voilà un signe encourageant, à l'heure où les crispations identitaires fleurissent si bien. Merci, donc, à tous les deux, et merci aussi à tous ceux qui ont collaboré à votre entreprise.

Qu'il me soit permis, cependant, de vous livrer une perplexité. Vous avez donc choisi la figure de Salomon pour l'associer à ma personne et à mon exégèse. Mais pourquoi un tel rapprochement, d'autant plus étrange que j'ai écrit dans la *Revue Biblique* un article où je soupçonnais le roi d'avoir assassiné David, son prestigieux prédécesseur ? Ceux qui me connaissent bien écarteront d'emblée deux hypothèses : le point commun ne peut être ni la sagesse, dont il m'arrive de manquer cruellement, ni le Temple, dont il m'est arrivé d'écrire autre chose que du bien. Serait-ce l'immense richesse du roi de Jérusalem ? Cette hypothèse ne me paraît pas plus crédible que les deux premières. Il en reste une, que je livre à votre appréciation : Salomon avait, dit le premier livre des Rois non moins de 700 femmes de rang princier, sans oublier 300 concubines.

Je remercie également l'Université Catholique de Lille et la Faculté de Théologie, qui m'ont accueilli comme membre de leur personnel académique et qui ont permis la rencontre d'aujourd'hui. J'y ai toujours trouvé un lieu où la collaboration et l'esprit d'équipe n'étaient pas de vains mots.

Le livre que vous savez m'est offert pour mes 65 ans. L'occasion ou peut-être le prétexte de la publication et de cette assemblée festive tient donc au temps qui passe. La chose est publique, désormais : j'ai atteint l'âge de la retraite, retraite que je ne prendrai d'ailleurs pas dans l'immédiat. La circonstance m'incite à un effort de mémoire : quel chemin intellectuel ai-je donc parcouru depuis ma formation première à la lecture des Écritures ? En où en suis-je aujourd'hui ?

L'affaire est ancienne. Elle remonte à plus de 45 ans d'ici. Au Séminaire de Malines d'abord, à la Faculté de Théologie de Louvain ensuite, à l'École Biblique et Archéologique Française de Jérusalem enfin, j'ai été formé par des exégètes qui furent pour moi de vrais maîtres, et je voudrais leur rendre un hommage reconnaissant. Quatre personnes, en

particulier, ont marqué cette découverte initiale, dont je reste tributaire : Jean Mouson, Albert Petitjean, François Langlamet et Maurice Gilbert. Chacun avec son style et ses compétences propres. Tous avec la même rigueur dans l'observation et l'écoute fine du texte biblique.

Jean MOUSON, le premier, m'a fait découvrir la lecture critique de la Bible. C'était un grand savant, dont la science restait trop discrète ; il a publié peu de textes, mais c'étaient des œuvres de qualité, en particulier peut-être un article remarquable sur les christologies successives du Nouveau Testament. De ses cours, je retiendrai la vivacité d'un questionnement en prise avec l'expérience humaine et spirituelle d'aujourd'hui, mais aussi la passion du débat.

Albert PETITJEAN s'est signalé par la publication d'une étude qui fait encore autorité sur les oracles du Proto-Zacharie. Il m'a fait découvrir essentiellement trois choses : l'intérêt des cultures voisines d'Israël, et notamment de la littérature mésopotamienne, pour l'interprétation de la Bible ; le monde de la critique textuelle, des manuscrits hébreux et des versions anciennes ; enfin l'art de découvrir avec finesse le sens précis des mots. Lui aussi lit le texte biblique en écho à des problématiques contemporaines. C'est sous sa guidance éclairée que j'ai commencé à écrire ma thèse de doctorat.

François LANGLAMET est connu pour ses travaux sur le livre de Josué, et plus encore pour ses analyses extraordinairement fouillées des récits davidiques dans les livres de Samuel et le tout début du premier livre des Rois. Il m'a énormément appris sur la manière de découvrir l'histoire littéraire des textes, chaque auteur écrivant pour répondre à une question précise et urgente, qu'elle soit théologique, politique ou autre.

Maurice GILBERT, enfin, ne doit guère être présenté, tant ses publications sont nombreuses et font autorité. Il est sans aucun doute un des meilleurs spécialistes actuels des livres de la Sagesse et du Siracide. C'est lui qui m'a accompagné pour la rédaction finale de ma thèse de doctorat, puis pour l'élaboration de ma thèse de maîtrise post-doctorale. Il m'a rendu sensible à une multitude de détails du texte, avec toujours le sens de la nuance, et ses encouragements m'ont été précieux.

Avec d'autres, ces quatre grands savants aux personnalités contrastées m'ont initié à l'exégèse biblique telle qu'elle fleurissait à l'époque, c'est-à-dire à une interprétation de type « historico-critique » du texte. On se demandait qui a écrit le texte et le sens que l'auteur donnait à son discours, et les réponses auxquelles on aboutissait n'étaient plus celles de l'antique Tradition des juifs et des chrétiens qui attribuaient par l'exemple le Pentateuque à Moïse et les livres prophétiques aux grandes figures dont ils portent le nom. Cette démarche d'observation rigoureuse du texte et de confrontation avec son environnement littéraire et historique bénéficiait d'un prestige certain, et d'aucuns la disaient « scientifique » ; elle a été encouragée par le Concile Vatican II et, d'une manière plus explicite, par un document de la Commission Biblique pontificale daté de 1993 et intitulé *L'interprétation de la Bible dans l'Eglise*. La lecture historico-critique de la Bible n'a pourtant jamais manqué de détracteurs, et les critiques qui lui ont été et qui lui sont encore adressées ne manquent pas toutes de pertinence ; elles dessinent d'ailleurs comme une déontologie du métier d'exégète. Je me propose d'y réfléchir un moment avec vous.

## **1. Une critique destructrice de la foi juive ou chrétienne ?**

Pendant des siècles, rabbins, Pères de l'Eglise et théologiens ont scruté le texte de la Bible, en proposant une lecture souvent très riche, qui a largement contribué à la réflexion et à la vie des croyants. La Bible était, par excellence, le « livre de la foi », une foi qu'il nourrissait et dont il était d'ailleurs la source première. Accueilli tant dans l'Eglise que dans le monde juif comme « Parole de Dieu », le Premier Testament a été étudié avec une grande

attention et beaucoup de finesse, sans cependant que soient posées les questions critiques d'aujourd'hui. Il allait de soi que la Bible hébraïque a été rédigée par quelques auteurs inspirés par Dieu : Moïse pour le Pentateuque, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel pour les livres qui portent leurs noms, Salomon pour les livres sapientiaux, David pour le Psautier, etc.

A partir du XVII<sup>e</sup> siècle, l'attention de certains lecteurs à l'esprit éveillé a été attirée sur un certain nombre d'anachronismes, d'éléments qui sont répétés avec des variantes, des contradictions dans le texte. La critique historique, qui se développait dans tous les domaines, trouvait ainsi dans la Bible – et dans le Pentateuque en premier lieu – un champ d'application assez naturel. Peu à peu, les évidences anciennes apparaissaient comme des illusions, et toutes sortes de théories ont vu le jour. Avec un point commun : la part des livres bibliques attribuée à leurs auteurs traditionnels rétrécissait comme peau de chagrin, et un grand nombre de textes étaient assignés à des auteurs anonymes beaucoup plus récents. Jusqu'aujourd'hui, ce mouvement n'a cessé de s'amplifier. Un exemple bien connu est le livre de Israël FINKELSTEIN et Neil-Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée* (2002), qui reconstitue une histoire d'Israël très différente de celle proposée par la Bible. D'autres auteurs sont bien plus radicaux. Ainsi, l'exégèse historico-critique a d'abord été comprise par ceux qui la pratiquaient et par d'autres comme une entreprise de déconstruction des croyances traditionnelles, sinon des sous-basements de la foi juive et de la foi chrétienne.

Une réaction était inévitable. Aux premiers temps, ceux qui mettaient en doute la vision traditionnelle couraient de grands risques. En 1656, on brûle publiquement à Paris le livre dans lequel le protestant Isaac de la Peyrère tente de montrer que les affirmations de la Bible sur les origines et l'ordre du cosmos proviennent de découvertes humaines, tandis que l'auteur est jeté en prison à Bruxelles. En 1670, quand le juif Baruch Spinoza publie son fameux *Traité théologico-politique*, il le fait d'une manière anonyme et suscite la condamnation unanime des autorités protestantes et catholiques. En 1697, à Edimbourg, on condamne à la pendaison un étudiant de 18 ans parce qu'il a déclaré que Moïse a exercé la magie égyptienne et qu'Esdras est l'auteur du Pentateuque. La répression a ensuite été moins violente, sans cesser pour autant. En 1906, un décret de la Commission Biblique pontificale condamne les hypothèses critiques sur la formation du Pentateuque, et l'exégèse historico-critique est en pratique interdite dans l'Eglise catholique jusqu'à la publication, par Pie XII, en 1943, de son encyclique libératrice *Divino afflante Spiritu*. Aussitôt la parole libérée, on voit les exégètes catholiques exprimer une pensée aussi critique que celle des protestants. Depuis cette époque, leur travail se fait dans une grande liberté. On entend pourtant encore assez souvent des accusations : à force de disséquer le texte, il n'en resterait qu'un cadavre.

Ces reproches sont-ils mérités ? Ils l'ont sans doute été à une certaine époque, et ils le sont peut-être encore partiellement, dans la mesure où la critique reste négative. Mettre en doute la vision traditionnelle sans rien reconstruire peut être destructeur. Le bilan global, cependant me semble positif. La démarche de l'historien a toujours quelque chose de subversif, dans la mesure où il montre que l'image que nous nous faisons du passé, et donc de notre origine, ne correspond pas au réel. La critique porte non sur le texte biblique, mais sur nos préjugés, sur nos habitudes de lecture, sur nos illusions. Depuis trois ou quatre siècles, nous ne pouvons plus échapper à la question : au-delà de ce qui nous a été enseigné, au-delà des images pieuses, que s'est-il *vraiment* passé ? Si nous ne nous posons pas la question personnellement, la société la pose pour nous, et si nous voulons y répondre avec honnêteté, il n'y a qu'un seul chemin : mener l'enquête avec toute la force de notre esprit critique. Certains croyants considéreront ce chemin comme périlleux, mais comment ne pas voir que le fondamentalisme, qui consiste à prendre chaque phrase au pied de la lettre et à y voir directement la parole de Dieu, comporte des dangers plus grands encore ? Dans notre monde où les fanatis-

mes prennent de la vigueur, où la tentation sectaire et la crispation identitaire sont réelles, l'esprit critique est un antidote salutaire.

Il faut ajouter que l'exégèse historico-critique a évolué. J'ai connu la critique littéraire à la mode allemande (*Literarkritik*), qui s'efforçait avant tout de retrouver par-delà le texte actuel, le texte originel ; par exemple, dans le livre de Jérémie, on cherchait à isoler la parole du prophète lui-même, le reste étant souvent considéré comme obscurcissant cette parole précieuse, et donc de moindre valeur. Quand j'écrivais ma thèse doctorale, au début des années 70, je m'inscrivais – sans le savoir encore ! – dans un courant qui allait prendre beaucoup d'importance : l'histoire de la rédaction ou *Redaktionsgeschichte*. Celle-ci considère que le texte biblique a connu une longue histoire, avec une série de rédactions successives, mais sans accorder moins de valeur ou d'intérêt à ces rédactions qu'à la parole primitive. Chaque nouvel auteur utilise le matériau dont il hérite pour forger une œuvre nouvelle qui répond à un questionnement nouveau. Chaque auteur est le témoin d'une évolution de la foi israélite. C'est ainsi que j'ai pu donner pour sous-titre à ma thèse de maîtrise : *Isaïe 1-XXXV, miroir d'un demi-millénaire d'expérience religieuse en Israël*. Depuis longtemps, l'exégèse historico-critique n'est plus le « champ de ruines » que d'aucuns imaginent encore.

En définitive, l'exégète est appelé à une « éthique professionnelle », et cela à deux niveaux. Fondamentalement, il doit se refuser à toute tricherie : dans son travail, il n'est pas au service d'une idéologie ou d'une institution quelle qu'elle soit, pas même la communauté religieuse ou philosophique à laquelle il appartient, mais au service d'un dévoilement de ce qui est. Si la réalité est dérangeante, elle n'est pas moins la réalité. Cependant l'éthique professionnelle de l'exégète comprend aussi un volet pédagogique, car toute vérité n'est pas bonne à dire n'importe comment, à n'importe qui, et la parole biblique est liée aux fondements de la foi juive comme de la foi chrétienne. Sans jamais tricher avec sa conviction intime, il s'agit de moduler sa parole en tenant compte de la capacité de réception de chacun, avec le respect et la patience nécessaires pour permettre un chemin positif.

## **2. Une lecture trop froide, qui met à distance et ne nourrit que l'intelligence ?**

L'exégèse biblique comme démarche critique, qu'elle soit d'orientation historique ou littéraire, fait du texte un objet d'étude, qu'elle observe avec attention. Cette lecture mobilise l'intelligence, en effet, et il y a là, de toute manière, une prise de distance, et donc une certaine froideur. Je pense pourtant que le reproche n'est pas fondé. En effet, il existe plusieurs niveaux de lecture, qu'il convient de moduler selon les lieux et les circonstances. Le lieu de la liturgie ou de la prière personnelle est important pour les croyants, et l'analyse de type universitaire n'y a pas sa place. Mais il y a aussi le lieu de l'étude patiente et attentive, qui requiert des procédures précises pour ne pas se laisser piéger par trop de préjugés. Dans un cours universitaire, on ne prie pas le texte, on l'étudie. Les deux lieux sont légitimes, les deux lieux ont leur importance, mais il ne faut pas les confondre.

L'exégèse critique, et en particulier peut-être l'exégèse de type historique, se veut une démarche rationnelle. Elle ne fait pas intervenir le surnaturel dans ses procédures, pas plus que la chimie ou la physique nucléaire. Je me refuse cependant à tenir la raison, avec ses exigences austères, pour l'ennemie de la foi. Malheur à une foi qui n'est qu'un cri, un sentiment puissant détaché de toute raison. Cet irrationnel est parfois proche de la folie, et ce n'est pas l'actualité des religions qui me démentira. Malheur à celui ou celle dont la foi n'est pas nourrie et en quelque sorte canalisée par l'intelligence ! Cette foi ardente risque toujours d'être saisie par un vertige, une folie, un fanatisme destructeur.

### 3. Une démarche réservée à quelques spécialistes ?

Quoi qu'on ait pu dire, l'exégèse historico-critique de la Bible n'est pas une science. C'est plutôt un art, l'art de l'interprétation du texte, qui utilise cependant des procédures qui se veulent rigoureuses. Pour être menée dans de bonnes conditions, elle requiert la connaissance des langues bibliques (surtout l'hébreu et le grec), mais aussi de l'allemand et de l'anglais, à tout le moins ; elle doit être capable d'utiliser les résultats des fouilles archéologiques et maîtriser les grands dossiers de l'histoire et des cultures du Proche-Orient ancien. Ce type d'exégèse est de plus en plus technique et suppose un long apprentissage, si bien qu'elle est réservée à des spécialistes. Les fidèles et même les pasteurs n'y ont pas accès : ils doivent faire confiance à l'un ou l'autre de ces experts.

En effet, ce type d'exégèse ne s'improvise pas, et une formation lourde est nécessaire. Faut-il pour autant le condamner ? Certainement pas ! Faut-il condamner la médecine moderne parce qu'elle requiert le service de spécialistes ? Les experts n'ont pas le monopole de la lecture, et ils ne peuvent pas l'avoir, mais cela ne signifie pas que leur travail est inutile ou nuisible. La Bible est une parole donnée à tous ceux qui veulent la lire, quelle que soit leur formation, leur culture, leur niveau intellectuel. Il ne faut heureusement pas être un expert pour en faire une lecture savoureuse, nourrissante, où chacun peut trouver un stimulant pour son propre chemin. Le service spécialisé de l'exégète permet de préciser, d'enrichir cette lecture, et il suggère des chemins d'interprétation. L'exégète a aussi une tâche de formation, pour que d'autres puissent entrer aussi loin que possible dans un travail de lecture. Il appartient à sa responsabilité de partager ce qu'il découvre par des publications adaptées, mais aussi par un travail d'animation sur le terrain ; j'y consacre personnellement une part importante de mon énergie, et il en va de même pour la plupart de mes collègues. C'est toujours pour moi une joie profonde de voir des personnes prendre goût à la lecture biblique, à y découvrir une richesse, un trésor qui aide à vivre.

Ce qui, je dois bien l'avouer, me déçoit souvent (je parle en mon nom personnel), c'est la manière dont la Bible est utilisée dans les documents officiels de mon Eglise, au niveau de l'autorité romaine comme à celui des diocèses. Trop souvent encore, les citations du Premier ou du Second Testaments servent à donner une caution divine à une réflexion qui a été élaborée en dehors de la lecture biblique ; cette utilisation trahit un fondamentalisme rampant, alors même que celui-ci est officiellement rejeté. Il y a, heureusement, de belles exceptions, et on peut espérer que le synode qui se tient actuellement à Rome suscitera une meilleure prise de conscience de la question ! La première responsabilité de l'exégète, avec d'autres, c'est peut-être de veiller au respect de la Bible dans son altérité, comme une parole qui n'appartient à personne, ni à un magistère quel qu'il soit, ni même à la communauté chrétienne. La Bible, dans laquelle les croyants entendent la Parole de l'Autre par excellence, nul ne peut la mettre au service de ses propres intérêts ou de sa propre doctrine : elle se donne à chacun de ses lecteurs comme une parole de liberté, le témoignage d'un peuple de croyants, la proposition d'un chemin de vie ; nous avons à nous mettre humblement à son écoute, sans l'instrumentaliser. Je ne demande pas au pape, à la Curie romaine et aux évêques comme par ailleurs aux théologiens de reprendre les conclusions des derniers travaux exégétiques. J'ai pourtant la faiblesse de croire qu'une collaboration plus réelle entre le Magistère romain, les évêques, les théologiens et biblistes de diverses tendances serait bénéfique pour l'Eglise.

#### **4. Une démarche de type archéologique, qui oublie que la Bible est d'abord une littérature ?**

Obnubilés par la question historique qui les entraînait toujours plus loin, les exégètes ont longtemps oublié que la Bible est d'abord faite pour être lue dans sa teneur actuelle. A force de se demander d'où vient le texte et d'explorer les méandres de sa préhistoire, ils ne prenaient plus le temps de s'interroger sur la cohérence et la portée du texte lui-même. C'était, assurément, une erreur funeste. Le retour du balancier, à partir de la fin des années '60, a été vigoureux.

Les premières contestations sont venues de la sémiotique, qui appliquait à la lecture de la Bible les principes du structuralisme. Puis, à partir des années '70, diverses méthodes dites « synchroniques » ont été proposées, avec un succès croissant. Le texte biblique est interrogé « pour lui-même », sans se soucier du contexte historique qui l'a vu naître et donc sans se limiter au sens voulu par l'auteur. Le sens d'un texte, en effet, n'est pas enfermé dans les circonstances de son écriture, mais il jaillit en quelque sorte de sa rencontre avec le lecteur. « Lire, c'est produire du sens », écrivait François Refoulé en 1974. L'exégèse historico-critique a donc perdu son quasi-monopole d'autrefois, et d'autres méthodes, très diverses, ont connu un développement spectaculaire : exégèse féministe, lectures contextuelles, méthode rhétorique, close reading, reader-response criticism, interprétation canonique et surtout exégèse narrative. Cette diversité est une richesse, mais elle appelle aussi une articulation entre les méthodes. Si je reste attaché à la méthode historique, il m'arrive aussi, depuis une dizaine d'années, de pratiquer l'exégèse narrative, et de le faire avec conviction et enthousiasme.

Le texte qui fait autorité pour les juifs et pour les chrétiens est celui de la Bible dans sa forme finale, et non ses ébauches ou ses préparations successives. Il faut le reconnaître et le proclamer sans faux-fuyant. La démarche historico-critique aurait-elle donc perdu sa pertinence ? Je n'en crois rien ! Nous vivons dans une société où l'histoire est une dimension fondamentale de la connaissance, et les questions sur l'origine de la Bible continuent à être posées, y compris dans un vaste public. Il convient d'y répondre en toute honnêteté.

Plus fondamentalement, l'exégèse historico-critique reste indispensable dans des domaines comme la christologie ou l'ecclésiologie, car l'expérience fondatrice est normative. Les recherches de ces dernières années permettent de mieux comprendre comment la foi d'Israël s'est peu à peu affranchie des représentations proche-orientales communes, pour découvrir un visage de Dieu inconnu jusque-là, et cet itinéraire dit quelque chose de la traversée à laquelle chacun est invité lorsqu'il s'ouvre au Dieu vivant. Même si plus personne ne croit aujourd'hui possible d'écrire une « vie de Jésus » et si nous acceptons comme vital le témoignage du Nouveau Testament sur le Christ de la foi, comment une communauté chrétienne pourrait-elle ne pas se demander qui était le Jésus de l'histoire et comment il se situait face aux débats du judaïsme de son temps ?

Les polémiques virulentes d'il y a une génération contre l'exégèse historique ont peu à peu fait place à une conviction partagée par la grande majorité des biblistes : les approches synchroniques et historiques sont utiles les unes comme les autres, et il ne faut surtout pas les mélanger. Si l'articulation entre les méthodes reste à élaborer, leur ordre logique est assez clair. Il faut partir du texte biblique tel que nous l'avons reçu de nos ancêtres : il y a là un fait littéraire, auquel il faudra toujours revenir. L'approche première sera donc synchronique : un texte nous est donné, et nous avons à en découvrir la cohérence interne comme l'inscription dans une littérature plus vaste. Dans un deuxième temps, et alors seulement, l'enquête historique peut se déployer, dans une double direction : la prise en compte des témoignages externes, comme celui de l'archéologie, et l'observation dans le texte lui-même des cicatrices de ses rédactions successives. Ainsi, nous pouvons espérer retrouver la généalogie des sens

que le texte avait pour ses propres auteurs. Quand ce double travail a été effectué, nous sommes invités à revenir à l'aujourd'hui de nos vies et de notre société, car en définitive la parole biblique n'est pas donnée à ses lecteurs pour nourrir leur érudition, mais pour qu'ils puissent en vivre. Après avoir découvert au texte une cohérence, après avoir entendu les témoignages successifs de ses auteurs, il reste à nous demander comment tout cela nous concerne, quelles questions cela nous pose, comment ces témoignages rejoignent notre expérience d'aujourd'hui ou contestent notre vision du monde. Sur ce terrain, le bibliste spécialiste peut faire des suggestions, mais il n'est pas plus compétent que n'importe quel autre lecteur.

## 5. Une entreprise vouée à l'échec ?

Lorsque j'ai reçu ma formation première en théologie et en exégèse biblique, un accord fondamental réunissait la grande majorité des spécialistes sur une série de dossiers essentiels :

- la théorie documentaire de la formation du Pentateuque popularisée par Julius Wellhausen s'imposait à tous comme une sorte d'évidence, ce qui n'empêchait pas la discussion de se poursuivre sur certains éléments périphériques (la nature des textes E, par exemple) ;
- pour la grande fresque qui s'étend du livre de Josué à la fin du second livre des Rois, la théorie de l' « Histoire deutéronomiste » proposée par Martin Noth faisait l'unanimité ;
- les Psaumes étaient étudiés massivement dans la double ligne de Hermann Gunkel (étude des genres littéraires) et de Sigmund Mowinckel (inscription des Psaumes dans la liturgie) ;
- l'œuvre monumentale de Walter Zimmerli dominait les études sur le livre d'Ezéchiel.

Un large consensus semblait donc se former autour de quelques dossiers majeurs, ce qui permettait l'élaboration de larges synthèses comme la fameuse *Théologie de l'Ancien Testament* de Gerhard von Rad, dont les deux premiers tomes ont paru en 1957, le troisième, consacré à la littérature sapientiale, ne voyant le jour qu'en 1970. Roland de Vaux pouvait encore publier en 1970 le premier tome de ce qui était appelé à devenir une monumentale *Histoire ancienne d'Israël*, et son livre s'ouvrait avec le temps des Patriarches, personnages dont il croyait établir l'existence historique sur la base d'analogie avec l'onomastique de l'âge du Bronze en Mésopotamie ou les coutumes anciennes de Nouzi. A ce moment, on pouvait avoir le sentiment de construire presque tous ensemble sur des bases solides une œuvre d'interprétation de toute la Bible, œuvre qui pourrait ensuite être utilisée avec profit par les spécialistes de théologie systématique. On imaginait alors un développement historique homogène, qui allait d'Abraham à Jésus, en passant par Moïse et les grands prophètes. Il faut noter que les livres sapientiaux n'entraient qu'avec peine dans cette synthèse ; il est ainsi révélateur que Gerhard von Rad n'avait pas prévu au point de départ le troisième volume de sa *Théologie de l'Ancien Testament*, consacré au monde de la Sagesse : seuls semblaient essentielles à ses yeux les traditions historiques et prophétiques.

A partir de 1975 environ, cette grande construction s'est effondrée par pans entiers. Plus personne ne croit aux théories de Wellhausen sur le Pentateuque, et les remises en question les plus fondamentales affectent aujourd'hui les recherches sur l'histoire deutéronomiste et le corpus prophétique ; aucun champ de la recherche biblique n'y échappe vraiment. Toute reconstruction historique est ainsi affectée d'un fort coefficient d'incertitude. Les théories, et même celles qui ont eu pour un temps l'allure de « dogmes », sont fragiles et se contredisent. Le savoir est sans doute salutaire. Qui a écrit tel texte ? Dans quel but ? Ce sont des questions pour lesquelles nous n'aurons jamais que des réponses incertaines et provisoires, ce

qui oblige les spécialistes à la modestie. Cela ne signifie pas qu'il est vain de chercher, car la connaissance de l'histoire du Proche-Orient et d'Israël à l'époque antique progresse de jour en jour. Simplement, comme dans toutes les disciplines qui relèvent des sciences humaines, il faut renoncer à l'illusion de croire qu'une explication totale et définitive est à la portée de la main.

\* \* \* \* \*

Au temps de ma formation, l'exégèse historico-critique était triomphante et bénéficiait d'un grand prestige. Aujourd'hui, elle est contrainte à plus de modestie, et c'est très bien ainsi. Les reproches qui lui ont été adressés étaient pertinents, dans la mesure où ils visaient une pratique arrogante qui se voulait exclusive. La démarche historique est féconde, mais à condition de rester à sa place.

J'ai intitulé ma communication « Du bon usage de l'exégèse historique ». Ce titre fait écho à un traité classique de grammaire française écrit par Maurice Grevisse sous le titre *Le bon usage*. Je me pose la question : quelles pourraient être les règles d'une « bonne » exégèse historico-critique, en-deçà des questions d'écoles particulières ?

Les réponses que j'ai données aux critiques ont déjà suggéré l'essentiel au niveau de l'attitude : être honnête dans la démarche, qui doit rester au service exclusif d'une meilleure écoute du témoignage biblique lui-même ; respecter autrui dans la communication extérieure ; reconnaître la validité des autres niveaux de lecture ; accepter de n'être qu'un moment dans une démarche globale qui est d'abord synchronique et débouche sur une confrontation avec l'aujourd'hui du lecteur ; savoir que les résultats auxquels l'exégète aboutit ne sont jamais qu'une réponse provisoire, dans l'état actuel de nos connaissances.

A défaut d'être complet, je voudrais énoncer encore quatre règles au niveau des procédures.

### **Règle n° 1 :**

Prendre en compte le texte de la Bible hébraïque tel qu'il nous est parvenu et qu'il a été établi par la critique textuelle, sans le modifier. Au temps de ma formation, le texte sur lequel tous les exégètes travaillaient encore était la *Biblia Hebraica*, éditée par Rudolph Kittel sur la base du plus ancien manuscrit connu, le Codex Ben Asher, de Leningrad. Pour presque chaque verset, les notes de l'apparat critique proposaient de corriger le manuscrit, pour obtenir un texte plus facile à lire. Dans le même esprit, on n'hésitait pas à changer l'ordre du texte quand il paraissait insatisfaisant. Par exemple, dans la *Bible de Jérusalem* l'ordre des chapitres 24 à 27 du livre de Job est complètement bouleversé ; dans le texte des vieux manuscrits, en effet, Job y tient des propos que l'on attendrait plutôt dans la bouche de ses contradicteurs, le discours de Bildad est anormalement court et celui de Sophar manque ; les éditeurs de la *Bible de Jérusalem* et d'autres Bibles en langues modernes ont voulu remettre tout cela dans un ordre logique. Ce qu'ils ont fait, en réalité, c'est écrire un autre texte, qui n'est plus du tout celui de la Bible ! La tentation d'aplanir les difficultés du texte est grande, alors que ces difficultés mêmes sont révélatrices de son histoire littéraire.

### **Règle n° 2 :**

Prendre en compte le texte de la Bible hébraïque sans éliminer en pratique les éléments qui dérangent notre interprétation spontanée. Par exemple, il semble évident aux lecteurs

modernes du livre de Job de voir dans ce personnage le héros du récit, et d'autant plus que sa révolte rejoint notre propre attitude face à une souffrance qui nous semble injuste, absurde, intolérable. Face à ses amis théologiens qui défendent le point de vue de Dieu, c'est donc l'homme révolté qui a raison ; d'ailleurs Dieu lui-même finira par dire à Eliphaz, un des théologiens : « Ma colère s'est enflammée contre toi et tes deux amis, car vous n'avez pas parlé de moi avec droiture comme l'a fait mon serviteur Job » (42,7). La cause paraît donc entendue : Job avait donc raison de crier sa révolte. A cette lecture s'oppose pourtant un fait littéraire : au centre même du livre se trouve le bloc des discours d'Elihou, qui compte non moins de six chapitres (chap. 32-37). Elihou, jeune sage qui intervient d'une manière inattendue dans le drame, critique Job d'une manière virulente, et ce qu'il dit anticipe dans une large mesure le discours divin qui suivra. De tous les personnages humains du livre, Elihou est le seul qui ne soit contredit par personne. Si l'on prend au sérieux ce qu'il dit, Job n'est qu'un homme orgueilleux, qui n'a rien compris à l'œuvre de Dieu, et celui-ci ne lui donne raison qu'au moment où il vient de reconnaître qu'il s'est trompé. Si l'on prend les discours d'Elihou au sérieux, il faut renoncer à l'interprétation habituelle du livre, dont Job n'est plus le héros ! On comprend pourquoi certains exégètes oublient tout simplement ces chapitres ou tentent de les disqualifier en disant qu'ils sont mal écrits, ne disent rien d'intéressant et ne suscitent chez les autres personnages du livre qu'un silence indifférent ! En bonne méthode, il me semble interdit d'interpréter l'ouvrage en faisant comme si les six chapitres centraux n'avaient aucun poids.

### **Règle n° 3 :**

Ne jamais se contenter de l'argument d'autorité. Je parle d'expérience. Il m'est arrivé, devant une question compliquée, de me fier à l'avis de tel ou tel éminent spécialiste : « Si c'est lui qui l'écrit, je puis lui faire confiance ! ». Il m'est arrivé de m'en mordre les doigts. Il faut toujours tout vérifier dans le texte. Cela prend du temps, beaucoup de temps, c'est parfois fastidieux, mais c'est indispensable.

### **Règle n° 4 :**

En exégèse historique, il n'est pas très utile de donner au texte une date de composition approximative. Déclarer qu'il est « post-exilique », par exemple, n'éclaire que très médiocrement sa portée originelle. Ce qui est important, c'est de déterminer à quelle question précise l'auteur a voulu répondre. La date importe souvent moins que la problématique. Dans une société où l'écriture est très chère et donc rare, on n'écrit pas sans raison péremptoire. Il faut une motivation puissante, et celle-ci n'est que rarement d'ordre théologique. Comme dans tout le Proche-Orient ancien, les écrits de l'époque royale sont, le plus souvent, motivés par un intérêt politique : il s'agit de légitimer le pouvoir contesté du souverain. Plus tard, on écrit pour défendre les intérêts d'un parti ou d'un groupe particulier face à des concurrents. Certes, les grands prophètes critiques élèvent la voix au nom d'une haute idée de Dieu, l'école deutéronomiste du VI<sup>e</sup> siècle crée une œuvre théologique puissante et originale, et le Siracide intervient pour sauver le trésor menacé de la grande Tradition d'Israël, mais d'autres auteurs répondent plutôt à des intérêts sordides. C'est à travers cette épaisseur d'humanité que le peuple d'Israël a pu découvrir peu à peu le visage d'un Dieu surprenant à plus d'un titre.

### **Conclusion**

Comme tous les autres, le métier d'exégète évolue. Quand j'ai commencé ma carrière, l'enquête historique était reine, et je m'y suis lancé avec passion. Puis le vent a tourné. Les

critiques ont fusé de toutes parts, les convictions les mieux établies ont fait place à de nouvelles interrogations, et d'autres formes d'exégèse ont vu le jour. L'enquête historique reste et restera longtemps importante, mais elles n'occupe plus tout le champ de l'interprétation biblique, et c'est très bien ainsi. Les questions que l'on croyait résolues se révèlent plus complexes qu'on ne l'imaginait, et les débats sont plus vifs que jamais. L'exégèse change, la passion demeure.

Jacques VERMEYLEN